DAR-INCONNUS

CONSIDÉRANT que le Darfour est une région du Soudan qui fit l'actualité dans les années 2000 en raison d'un génocide et des centaines de milliers de réfugiés qu'il provoqua. En arabe, Darfour veut littéralement dire « Maison des Four », du nom d'un des multiples groupes culturels présents dans cette région. La Jungle de Calais est une zone de campement coincé entre une ville, une plage et une lande qui fait l'actualité depuis de longs mois en raison de la présence de migrants qui y ont construit leur maison. Ce lieu pourrait littéralement être appelé Dar-Inconnus, car il est encore pour nous peuplé d'inconnus.

Jean-Baptiste Eczet, Postdoctorant à l'EHESS Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain
Geremia Cometti, Postdoctorant du Fonds national Suisse Laboratoire d'anthropologie sociale

EURO page 4-5

BONNET page 6-7

SAUVAGE page 8-13

ROLE page 14-17

INITIATION page 18-19

CUISINE page 20-21

SCULPTURES page 22-23

SIGNES page 24-25

LOCAUX page 26-27

DARFOUR page 28-29

EURO

NOUS avons voulu documenter les conditions de présence et de passages de certaines personnes venues du Soudan (Darfour et Soudan du Sud) dans la Jungle, comme la nomme les migrants, mais qu'on appelle aussi « la lande », et qui est parfois qualifiée de « bidonville ». L'ethnologie est notre discipline de référence. Nous essayons d'avoir une démarche compréhensive, c'est-à-dire qui essaie de restituer un peu du vécu des gens dont nous parlons. Il ne s'agit donc pas de faire une sociologie critique de l'État, ni d'user d'une empathie excessive envers les migrants, encore moins de faire l'étude d'une « population » en objectivant des pratiques d'organisation de vie.

Dans la Jungle de Calais ne résident que des hommes adultes sans leurs sociétés d'origine. Il n'y a pas d'enfants ni de personnes âgées, seulement quelques adolescents. Les femmes sont tenues à l'écart dans un centre d'accueil. 5000 personnes de 20 nationalités (surtout du Moyen Orient et de l'Afrique de l'Est), amassées le long d'une frontière, est une situation inédite. Or la vie s'organise malgré tout et ce rapport vise à en pointer du doigt certains Ils sont nommés, à défaut de mieux, EURO, BONNET, SAUVAGE, RÔLE, ÉPHEMERE, INITIATION, CUISINE, SCULPTURES, LOCAUX.

L'existence de la Jungle, faite de tentes, de palettes et de bâches ne cesse, paradoxalement, de pousser les pouvoirs publics à construire en dur : un centre fermé est constitué de containers et des routes en bitume recouvrent peu à peu les pistes. Pourtant, l'origine historique de la Jungle réside dans une volonté municipale et étatique de faire sortir les migrants de la ville de Calais, et notamment des squats, en les laissant camper sur une lande. Et l'objectif rêvé consiste en un effacement de ce problème avec le projet d'un parc d'attractions nommé « Heroic Land ». Or, pour les Soudanais que nous avons rencontrés, la construction de la route sur le chemin des dunes en bordure de la Jungle a surtout amélioré la qualité du football qui y est joué.

A.: J'ai quitté le Soudan pour fuir le danger. En fait, je parle trop. Autour de la shisha, je parle trop et pas assez de football. Quand on était assis entre amis, ils parlaient football, mais je ne pouvais pas m'empêcher de parler politique. Et la protection du gouvernement écoute. Et la nuit ils viennent te chercher et t'emmènent en prison. Trois mois sans voir le ciel, j'ai passé trois mois sans voir le ciel. Ma famille ne savait pas où j'étais. Alors après je suis parti. En Afrique, on a de très belles images de l'Europe : les gens ont le droit de parler, ne sont pas pauvres et ont l'air heureux. J'ai cru la télé. C'était beau comme des bulles de savon, et ça éclate comme une bulle de savon. Le dandjèrmari (nda : en roulant les « r ») fait son travail durement.

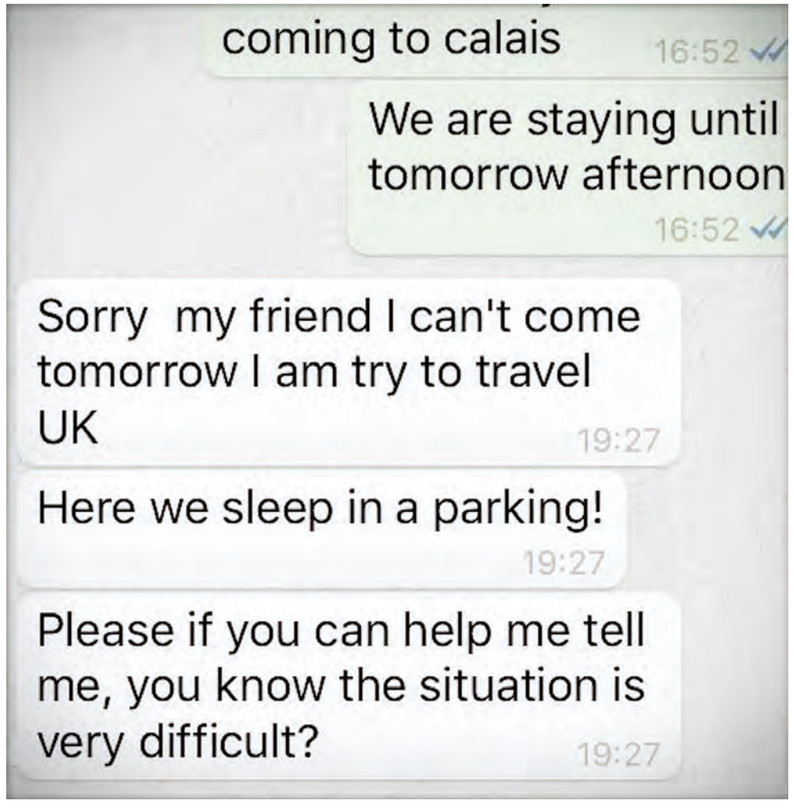
Moi: Le Danger Mary (nda : prononcé à l'anglaise) ? Je ne comprends pas, tu peux répéter ?

A.: Oui, le dandjèrmari. Moi, je pourrais faire ça, et protéger les personnes qui parlent de politique.

Moi: Tu veux dire la Gendarmerie ?

A.: Oui. Je voudrais travailler, être protégé et protéger, et travailler. Et je voudrais pouvoir parler avec mes amis, et pas seulement du football.

L'EURO EST FINI, LA FRANCE N'A PAS GAGNÉ, PARLONS D'AUTRES CHOSES.


coming to calais
16:52
We are staying until tomorrow afternoon
16:52
Sorry my friend I can't come tomorrow I am try to travel UK
19:27
Here we sleep in a parking!
19:27
Please if you can help me tell me, you know the situation is very difficult?
19:27

BONNET

CE jour de février où nous sommes arrivés pour la première fois à Calais était pluvieux et glacé. Nous n´étions pas assez habillés et le chauffage de ma voiture ne marchait plus. La grêle s´abattait en rafale. Aux abords de la Jungle, nous n´en menions pas large. Une ligne interminable de camionnettes de policiers formés aux pratiques antiémeutes, appartenant aux Compagnies Républicaines de Sécurité formées en 1944 par le Général de Gaulle, attendait. Les CRS, donc, n´indiquaient pas seulement que nous étions arrivés dans ce que les médias définissent parfois comme « le plus grand bidonville de France ». Non, ils montraient par leur seule présence que l´endroit était dangereux et tellement peu sous contrôle qu´il fallait une compagnie entière pour le maîtriser. Nous aurions voulu rejoindre un intermédiaire pour être introduits dans ces accumulations de cabanes afin de ne pas affronter trop durement un rejet. Ça n´avait pas marché, nous devions nous débrouiller seuls.

Il faut dire que, très vite, arpenter les quelques artères principales ne fut pas désagréable. Des restaurants, des épiceries, un hammam, une église, des mosquées. Mince, nous pensions entrer dans un camp de réfugiés comme on en voit au Soudan, mais non. Nous avions peur d´un coupe-gorge façon Chinatown à l´ancienne, non plus. Après deux grands tours dans la Jungle pour mieux appréhender l´espace, nous avions presque honte de pouvoir en apprécier l´ambiance. Je tente alors une approche vers un homme que j´estime être Soudanais. Il n´a pas très envie de parler, il reste évasif. Nous passons notre chemin et nous continuons dans les nombreux recoins de la zone sud jusqu´à ce que le froid nous pousse à quémander, avec à peine de délicatesse, un thé chaud à un autre homme, lui aussi Soudanais, espérant qu´il connaisse une adresse à proximité. Comme s´il nous attendait, il nous propose d´entrer dans la cour située entre trois cabanes et une cuisine extérieure. Sous l´auvent, cinq autres personnes nous saluent, libèrent deux chaises, préparent un thé et nous proposent une partie de dominos. Pendant les deux jours passés avec eux, personne ne nous demandera qui nous sommes, ni les raisons de notre présence. Il y a certainement la pudeur de l´hospitalité telle qu´elle se vit au Darfour et qui laisse à l´invité la liberté de parler de ce qu´il veut, sans contrainte. Mais il y a aussi cette sorte d´entraide aux gens de passage qui fait que les hôtes (qui sont aussi des gens de passage) ne gagnent de toute façon pas grand-chose à connaître le passé des uns et des autres puisque la présence ici est tournée vers le nord et vers l´après.

Entre temps, pluie et neige s´abattent sur la Jungle et nous posons quelques questions, en curieux. Tous sont Soudanais, la plupart du Darfour précisément, bien qu´il n´y ait en réalité rien de précis à dire « le Darfour ». Comme le montre Gérard Prunier (Le Darfour. Un génocide ambigu, 2005), il faut bien 5 siècles d´histoire pour comprendre le conflit contemporain aujourd´hui oublié en Occident. Une région où se sont succédé divers royaumes musulmans, des colonisateurs arabes et des révoltes locales, une région où se croisent des agriculteurs sédentaires et des pasteurs nomades, des chefferies et des organisations segmentaires, une région où vivent des populations arabes, noires arabisées, noires non arabisées, chacune composée de variations culturelles fondamentales. Bref, un Darfour tout aussi cosmopolites que l´Angleterre contemporaine, et à l´histoire aussi dense que les royaumes d´Occident.

K., un jeune de 17 ans, nous dit qu´il est en train d´étudier le français dans une école de la Jungle et s´essaie à quelques phrases. Il prend son cahier et nous demande :
« Où habitez-vous ? »
« Nous habitons à Paris et toi ? »
« J´habite en Angleterre ».

N., plus âgé, nous raconte que son père a été tué au Darfour. Sans ressource familiale, il est alors allé au Liban afin d´envoyer de l´argent à sa famille. À Beirut, il travaillait 18h par jours comme cuisinier dans 2 restaurants à la fois. Mais la capitale libanaise était trop chère pour lui et il peinait à envoyer 100 dollars par mois au Soudan. Pour cette raison, il y rentra en 2015 espérant continuer à travailler. À peine arrivé, les autorités le saisirent afin de récupérer l´argent avec lequel il revenait au pays et qu´il était censé avoir caché. Quelques tortures plus tard (il nous expliqua longuement comment on arrache des ongles, illustrant ses propos de gestes précis au moyen d´une pince et de ses cicatrices), il prit la décision d´aller vers l´Égypte, puis l´Italie, puis la France, jusqu´à la Jungle. C´était il y a 5 mois. L´Angleterre lui semble être la bonne destination puisqu´il parle déjà anglais, mais sa capacité de travail peut aussi être utilisée pour apprendre une autre langue, nous dit-il. Vivre en France ou en Italie lui irait, pour peu qu´on lui permette de travailler.

A. nous raconte sa venue en France par un moyen plus rare que les traditionnels passeurs qui traversent la méditerranée en bateau. Lui a fui le Soudan du Sud par l´Ouganda. Il y passa 3 mois, le temps de mettre son plan à exécution : attendre le déchargement d´un avion de l´ONG « Save the children » qui apporte du matériel pour des enfants ; se glisser dans des boîtes vides ; voler jusqu´à l´Europe. Il a bien mimé une position fœtale quand il raconta comment il s´était glissé dans cette boîte, avec une moue de bien-être, comme lorsqu´on se recroqueville dans quelque chose de très doux. Doux comme un avion qui sauve des enfants, par exemple.

L´après-midi s´étira longuement, jusqu´au dîner, préparé entre deux averses de grêle. Il fait humide et froid, et bien que nos hôtes nous laissent les meilleures places près du feu, nous tremblons. Geremia le Suisse qui travaille sur les glaciers andins et Jean-Baptiste le Français qui vit à Paris depuis 10 ans, nous tremblons de froid et nous nous sentons faibles dans la Jungle, face à ces Soudanais qui découvrent, eux, leur premier hiver. « Avec cela vous n´aurez plus froid mes amis » dit M. dont la main accompagne un bonnet tout neuf, étiquette comprise, qui réchauffera Geremia. Nous terminons nos plats, saluons nos hôtes de ce premier jour, hôtes qui resteront nos informateurs jusqu´à aujourd´hui, pour ceux qui sont encore dans la Jungle. Et nous serons ensuite toujours invités, à chacun de nos passages, dans des cabanes et autour de tables différentes, à souvent trop manger et à jeûner parfois pendant le ramadan en attendant le ftur, et en entendant répété à chaque départ que c´est peut-être la dernière fois que nous nous voyons ici et que nous serons bientôt invités en Angleterre.

Nous étions entrés dans la Jungle avec quelques peurs, pour certaines que nous savions irraisonnées, mais quand même, quelques peurs qui témoignaient que nous étions déjà informés sur cet endroit par les seuls médias qui préfèrent davantage montrer un jet de pierre qu´un plat préparé. Et nous quittons donc cette Jungle, après un dernier café sous le soleil, en ayant la drôle d´impression d´avoir été accueillis « chez nous », en France, par un groupe de Soudanais de passage. Nous voilà donc rehaussés de bonnets offerts par des ressortissants du Darfour, c´est-à-dire rhabillés pour l´hiver, dans les deux sens du terme.z

EXIT
UITGANG

Bronchokod
sans sucre

SAUVAGE

LE niveau d'anglais parlé par la plupart des Soudanais est très moyen. Cela se remarque de différentes manières, et notamment par l'indistinction des verbes « to need » et « to want ». En général, « to need » est employé là où nous autres utiliserions « to want ». En effet, le plus souvent, nous disons à quelqu'un que nous voulons du sucre pour le café afin qu'il nous le passe, mais pas que nous en avons besoin.

De nombreuses langues africaines ne possèdent qu'un seul verbe pour dire « vouloir » et « avoir besoin ». En Mun, une langue parlée par quelques milliers d'agro-pasteurs du sud de l'Éthiopie où Jean-Baptiste travaille depuis presque 10 ans, hin- a une application encore plus grande car il peut aussi se traduire par « aimer ». Pas le « aimer » amoureux, ni le « adorer » gourmant, mais le simple « aimer » d'appréciation positive. En fait, ce n'est pas illogique. Il s'agit seulement d'une même appréciation énoncée dans 3 configurations différentes : « aimer » est constatatif du goût d'une chose positive, « vouloir » insiste sur l'intention de son acquisition, « avoir besoin » appelle à la nécessité de son acquisition. On peut vite se dire qu'avoir distingué linguistiquement 3 types de rapport à l'appréciation (constat, volonté, nécessitée) facilite la communication et la compréhension. Il n'en est rien, car cela rigidifie aussi nos configurations autour d'une chose positive. Concernant les migrants, cela nous contraint, en raison de nos distinctions trop marquées, à penser le paradoxe de ce qui oblige à avoir envie, alors qu'on pourrait n'y voir qu'un mouvement composé d'étapes du type : avoir besoin d'une chose jusqu'à l'aimer au point de la vouloir, comme un pays ou une vie meilleure :

« Je voudrais rester en France pour travailler. Je ne veux pas aller en Angleterre. Si des gens ne veulent pas de moi, je ne veux pas d'eux. Avant, je vivais près de Khartoum, et je travaillais comme superviseur dans une entreprise. J'étais très connecté avec la globalisation. Puis, j'ai subi cela (nda : il montre des cicatrices et des dents cassées). J'ai dû partir, mais j'ai tout là-bas, mes amis et ma famille.

J'aime bien la Jungle. Enfin… J'aime les gens de la Jungle, pas l'endroit lui-même. Ici, c'est comme au Soudan. J'ai des amis. Je prends du plaisir à être avec eux. C'est pour cela que je reste ici et pas tout seul dans une rue de Paris. Parfois le soir, je vais au Pirate Pub pour boire quelques bières. Je bois de l'alcool. Je sais que ce n'est pas bien vis-à-vis de l'Islam, mais ça va. Parfois, nous restons ici, il y a une tente près de nos maisons et on y va pour se divertir. Ici, nous avons des amis et j'aime ça. »

L'auteur de ces mots exprime-t-il un désir, une volonté ou un besoin ? En fait, il passe de l'un à l'autre, et les traductions consécutives n'y sont probablement pas étrangères. Or cette question de la distinction du désir, de la volonté et du besoin est pourtant fondamentale pour un migrant illégal.

Faisons un détour : dans le droit français, une défense légitime doit être nécessaire, simultanée et proportionnelle à l'agression. On excusera alors un comportement a priori illégal (comme commettre un meurtre) si l'on montre qu'il répondait à une agression équivalente. Dans les faits, c'est toujours plus compliqué. Il y a peu, Jacqueline Sauvage fut condamnée à 10 années de prison, car elle tua son mari au moyen de trois coups de fusil dans le dos. Elle était pourtant considérée comme la victime de cette relation conjugale en raison des violences de son mari qu'elle avait subi durant des dizaines d'années. Mais l'acte ne répondait pas à une menace équivalente et on ne pouvait utiliser une notion de « légitime défense différée » : la défense doit être soudaine, une réaction à.

Le Président de la République adopta une situation d'exception en accordant à Mme Sauvage une grâce partielle. Il fallait lui pardonner, mais pas trop, mais pas tout. Parce que l'illégalité dans laquelle s'était mise cette femme n'aurait été acceptable qu'à la condition qu'elle fût elle-même victime d'une illégalité équivalente quelques minutes avant son acte.

Se défendre au prix d'une entrée dans l'illégalité est la situation de la plupart des migrants présents à Calais. Le droit d'asile est une sorte de version géopolitique de la légitime défense. Il advient quand quelqu'un montre qu'il s'est légitimement défendu en trouvant refuge chez un pays hôte, devenant de ce fait réfugié. Le droit d'asile s'ouvre donc en réaction à une menace. Mais pour nombres de migrants de Calais, l'entreprise est risquée : à l'attaque dans un village du Darfour par des Shiftas qui brûlent les maisons, à la guerre en Syrie qui fait pleuvoir des bombes, aux milices harcelantes qui font de la vie au Soudan du Sud un calvaire, et à toutes ces situations qu'on fuit en courant, un migrant oppose, par sa présence même à Calais, l'idée du projet. Car la fuite ne dure que quelques centaines de mètres ou quelques kilomètres pour trouver refuge. Sinon, on migre, plus encore si on le fait durant des mois et qu'on est un adulte en pleine capacité. Le passé est laissé derrière et le futur est envisagé. La réaction à est devenu une réaction pour. La fuite est devenue projet.

Et cela crée des contradictions : Comment justifier une fuite vitale en exhibant une migration qui a tous les aspects d'un projet ? Les migrants, d'avoir transporté leur corps à Calais par le bateau, le train et le bus, sans se faire attraper par les polices, d'avoir mis en œuvre un projet, de s'y être tenu de longs mois et d'être maintenant capable de vivre dans une ville de palettes, mais dans une ville quand même, ces migrants sont l'incarnation d'une suite de choix et de capacités. Capacités exhibées qui se paient au prix d'une négation, au mieux d'une mise en doute de la nécessité qui les a amenés ici. Il est toujours plus difficile d'être une victime quand on montre ses forces et non ses faiblesses. Et la nécessité de fuir se mue en quelques mois en volonté et en désir. On voudrait que des hommes qui ont la force d'avoir fait tout ça se soient finalement échoués, passivement. Mais on l'a déjà vu avec cet enfant au cartable sur la plage, ceux qui s'échouent sont déjà morts. Les autres ont survécu, ont quitté le rivage pour les terres, sont actifs, construisent, ont des projets, même s'ils n'ont pas choisi. Et de cette situation et de ces drames naît un quartier bizarre, composé d'hommes qui n'ont pas choisi d'avoir un projet, qui ont été obligés d'en avoir l'envie.

DANGER
Ne pas pénétrer cette zone
Zone de chasse
tir
خطر
ممنوع الدخول
منطقة صيد
خطر الإصابة بالطلقات النارية
Service d'accueil Jules Ferry
LA VIE ACTIVE
50 ans

DO NOT ADD TO RECENT DEATHS
GER OF DEATH
ለህይወት አደገኛ የሞት
मौत का खतरा
Danger de mort
خطر مرگ
د مرګ خطر
موت کا خطره
TRAIN
TUNNEL
EURO TUNNEL

L'étrange rapport de la nécessité et du choix est au cœur de la problématique du droit d'asile, car il en détermine la légitimité. Mais il crée aussi des tensions extrêmes chez les migrants eux-mêmes. Car la difficulté de se vivre en légitime défense alors même qu'on met en œuvre un projet ne cesse de créer d'autres cohabitations difficiles. Par exemple, ce qui est proposé aux migrants peu avant la destruction de la zone Sud et qui contient des paradoxes sur le libre arbitre. Ou encore, un sentiment troublant d'ambivalence qui nous a été donné de voir lors de la destruction de cette partie de la Jungle.

La destruction de la zone Sud était en effet actée, ce n'était plus qu'une question de jours. La juge en charge du dossier n'avait interdit de détruire que les « lieux de vie » (il fallait comprendre les écoles et les lieux de cultes), expression ambiguë qui excluait en fait les habitations. L'ambiance dans la Jungle était tendue, le bord de la zone Sud était déjà rongé par la destruction et des maisons étaient déplacées vers la zone Nord. Notre petit groupe de connaissances, affairé aux tâches quotidiennes, interrompait souvent leurs activités pour en parler. Alors même que ce groupe de cabanes allait être détruit sous peu, aucun ne semblait avoir décidé de la suite : aller dans le campement constitué de containers ? Aller dans la zone Nord ? Aller dans une autre Jungle ? Aller à Paris dans un squat ? Tenter le tout pour le tout pour l'Angleterre ? On sentait une sorte de paralysie résignée, comme si, tant que ces cabanes existaient, aucune décision ferme ne serait prise. Comme si la décision et le choix ne devaient survenir qu'à la suite de l'expulsion, quand on n'a plus le choix.

Deux femmes et un homme, Français et plutôt jeunes, entre 25 et 30 ans, s'approchèrent des cabanes où nous étions. Ils en faisaient le tour (ils faisaient des « maraudes » dans leur jargon) pour livrer des informations. Dans un anglais bien français, ils expliquèrent : « la zone Sud doit être évacuée, car les maisons vont être détruites ; vous avez deux possibilités ; soit vous intégrer le camp constitué de containers où vous pourrez faire votre demande d'asile ici ou en Angleterre ; soit vous prenez un bus (départ tous les matins) à destination d'une ville dont le nom vous sera communiqué au départ du bus pour rejoindre un autre camp, analogue à celui-là ; vous pourrez faire votre demande d'asile là-bas, avec l'avantage de la faire à une administration moins saturée ; vous faites comme vous voulez ; il s'agit de volontariat, vous n'êtes obligés de rien ; vous choisissez ».

« Tiens ! », fit le jeune homme en français, « celui-là a un problème à la jambe ». Après une demande d'explication sur la blessure et la prostration que cachait mal F., le jeune homme lui proposa de rejoindre le camp. Il serait dans de meilleures conditions pour se faire soigner. « Il a dû se faire frapper avec une barre pour avoir le tibia dans cet état » ajouta-t-il,

« CAPACITÉS EXHIBÉES QUI SE PAIENT AU PRIX D'UNE NÉGATION, AU MIEUX D'UNE MISE EN DOUTE DE LA NÉCESSITÉ QUI LES A AMENÉS ICI. »

en français, à destination de ses collègues, « c'est une agression ». Nous savions qu'il s'était fait renverser par une voiture en Italie. Le petit groupe s'éloigna jusqu'à d'autres cabanes pour donner les mêmes informations. L'association reconnue d'utilité publique pour laquelle ces jeunes gens travaillent s'appelle « La Vie Active ». Ils ont habituellement comme mission, dans le Pas-de-Calais, la prise en charge et l'accompagnement de personnes handicapées.

Les quelques Soudanais présents n'avaient pas tout compris des informations et de leurs enjeux. Ils nous demandèrent de répéter, notamment car nous étions intervenus en français pour demander quelques éclaircissements sur cette histoire de destination des bus. Après discussion, nous en avons conclu : « la zone Sud doit être évacuée, car les maisons vont être détruites ; il y a deux possibilités : 1) le camp constitué de containers est intégré et il est possible d'y faire sa demande d'asile. L'avantage est qu'il y fait chaud. Les inconvénients sont qu'on ne choisit par forcément avec qui on partage les chambrées de 12 lits, qu'on ne peut pas y faire sa cuisine, qu'on ne peut pas recevoir des invités et, surtout, qu'on s'enregistre et qu'on y accède avec une empreinte palmaire, c'est-à-dire de la main ; 2) un bus à destination d'une ville dont le nom sera communiqué au départ pour rejoindre un autre camp analogue à celui-là, mais ailleurs ; dans les 2 cas, il faut s'enregistrer et, par définition, entrer dans le système des accords de Dublin qui implique de demander l'asile et les papiers aux premiers pays dans lequel on est entré/enregistré ; le risque est d'être refusé et raccompagné chez soi ou à la frontière de l'Europe ; il s'agit de volontariat, de choix ».

Les représentants en maraude de l'association insistèrent beaucoup sur le volontariat qui préside à l'action. Jamais ils ne semblaient s'attarder sur le fait que cette liberté de choisir d'intégrer l'une ou l'autre procédure impliquait de rentrer dans un régime de non choix, non choix de la procédure administrative et, même, non choix de la ville de destination du bus. Mais surtout, donner son empreinte fut-elle seulement palmaire et non digitale, fut-elle confidentielle et non transmise aux autorités, représentait la pire crainte partagée par tous les migrants, car elle signe leur traçabilité et fait qu'une feuille touchée du bout des doigts les enferme potentiellement.

Alors que ces mots résonnaient encore, un duo s'approcha dans les pas du premier groupe. Pas de chasubles fluo, mais un homme discret accompagné d'un homme de caractère qui s'adressait en arabe aux Soudanais. Nous n'avons pas pu savoir l'appartenance institutionnelle. Il nous avait entendus prononcer nos dernières phrases, nous qui avions essayé d'être factuels dans les énoncés, sans dire que la solution proposée par « La Vie Active » était nécessairement mauvaise. Une précaution suffisante pour, à ses yeux, paraître louche. Et comme l'homme de caractère pensait que cette possibilité était très mauvaise et qu'il voulait se battre pour les migrants, il passa de l'arabe à l'anglais. Il ne nous regardait pas, certes, mais nous étions bien les destinataires collatéraux de ces mots : « Don't leave your house ! It is your home ! They cannot destroy your house if you stay inside ! OK ? Now it is time to be cleaver ! Don't be stupid » ajouta-t-il en se tapotant la tempe de l'index, pour bien situer où était le lieu de la pensée. « Don't listen what people say ! They want to put you in jail ! You are not things but human beings. So stay in your house, don't leave it ! ». Il répéta peu ou prou ces mêmes mots à plusieurs reprises, comme un maître d'école qui assène une leçon à un cancre, de manière infantilisante.

Et c'était bien là la contradiction de cette situation, dans la coprésence indémêlable d'une injonction et d'un libre arbitre : l'homme de caractère voulait la liberté pour les migrants de jouir de leurs cabanes. Il la voulait tellement qu'il leur en donnait l'ordre. L'ordre de rester dedans et de ne jamais les quitter, sans quoi ils seraient stupides, eux qui pourtant ne parlent que de partir pour l'Angleterre. Les 3 jeunes ne cessaient, quant à eux, de clamer un libre arbitre, libre arbitre de s'enfermer dans des containers et des procédures administratives. « Hope to see you at the camp » disaient les uns, « we'll save the jungle ! » disait l'autre, et l'on ne savait plus que faire, car chaque choix et chaque liberté qui pouvaient s'expérimenter s'accompagnaient d'un revers d'imposition.

À peine 2 ou 3 phrases de commentaires furent échangées entre la dizaine de Soudanais qui avaient été témoins des deux passages successifs, où il était apparu clair que les seconds suivaient pas à pas les premiers pour les contredire. Alors qu'il s'agissait de choix de vie qui pouvaient avoir des répercussions immenses, tout fut interrompu quand S. proposa une partie de dominos. Comme pour expérimenter un jeu de stratégie et de choix déchargés de la gravité de la situation.

WHY?
We don't

L'autre contradiction issue de la cohabitation du choix et du non choix propre à cette vie dans la Jungle se donna à voir peu de temps après, quand la destruction de la zone Sud battait son plein. Quelques heurts avaient émaillé le travail des ouvriers chargés de la destruction, mais probablement moins qu'attendus. Toutefois, les journées se passaient étrangement, car il ne cessait d'y avoir des départs d'incendies des maisons quittés. Souvent, des CRS campaient autour de cabanes en feu qu'il fallait pourtant détruire. Plus déroutant encore pour les observateurs que nous étions était l'empressement de certains membres européens d'ONG qui venaient en aide aux migrants et qui allaient à grand renfort de dévisseuses électriques détruire quelques cabanes qu'ils avaient pourtant lutter à conserver. Ils ne faisaient en fait qu'anticiper le plus troublant comme pour le prévenir : ces migrants qui mettaient eux-mêmes le feu à ces maisons, qui lançaient des barres de fer ou des pierres ou n'importe quel objet contre leurs murs, voire qui tapaient dessus à l'aide de planches. A chaque feu, en plus des destructeurs improvisés, une troupe s'amassait autour et regardait, sans trop parler, ces destructions d'avant l'heure officielle.

Mais alors que tous trouvaient injuste de voir détruire sa maison temporaire, pourquoi la détruire soi-même ? Surtout, pourquoi la colère qui pousse à détruire était-elle du côté des victimes de la destruction ? Pourquoi la colère ne se reportait-elle pas plus sur les destructeurs ou ceux qui veillaient à leur destruction, dans une intensification des affrontements ? Pourquoi ne suivaient-ils pas les conseils de l'homme de caractère en restant prostrés dans leurs cabanes ?
En extrapôlant à partir de ce que nous avons perçu dans des regards et des ambiances, il nous semble que le sentiment à l'origine de la colère qui détruisit des maisons n'était pas simplement l'expression rageuse d'être malheureux de voir sa maison détruite. Cette colère portée sur les cabanes n'était pas non plus une colère déportée, car impossible à décharger sur des CRS, par exemple. Et ce n'était pas juste l'expression d'un malheur car la plupart des migrants ont vécu bien pires qu'une cabane en feu avant d'être ici. Non, il s'agit de cette réflexivité inhérente à toute personne qui prend conscience que le sentiment d'injustice éprouvé et que la tristesse ressentie sont des sentiments détestables lorsqu'ils s'appliquent à quelques palettes. Ce sentiment venait du fait de la contradiction d'être malheureux de perdre une simple cabane de bois dont on s'était si souvent plaint. Il y avait quelque chose du type « en être réduit à tenir à une cabane de merde ». D'une manière générale, les migrants critiquent la Jungle et leurs conditions de vie. Or, depuis plusieurs semaines, ils s'étaient mobilisés pour la préserver. C'est pourquoi, une fois la destruction de la zone Sud actée, certains mettaient le feu ou tapaient sur cet objet ambigu que l'on déteste regretter.

« Hope to see you at the camp » disaient les uns, « we'll save the jungle ! » disait l`autre, et l'on ne savait plus que faire, car chaque choix et chaque liberté qui pouvaient s'expérimenter s'accompagnaient d'un revers d'imposition.

ROLE

EN raison de saillies de violence qui ponctuent la vie de la Jungle, on pourrait la voir comme un lieu anarchique où vivent des bandes communautaires guidées par la nécessité et organisées par des rapports de forces. Ces communautés sont souvent définies par un critère racialo-national : les Syriens, les Afghans, les Soudanais, les Erythréens, les Éthiopiens, etc. On peut concevoir ces personnes comme des incarnations de leurs lieux d'origine et donner à la Jungle et ses habitants des aires de carrefours cosmopolites des malheurs du monde. Sans foi, ni loi, si ce n'est celle de vouloir « à tout prix » (la seule loi) rejoindre une « terre promise » (celle qu'annonce la foi).

On peut aussi s'émerveiller de cette Jungle qui serait en fait un quartier, avec ses restaurants, ses magasins, ses boîtes de nuit, ses lieux de cultes, ses rues, ses maisons, et qui poussent bien des curieux à du tourisme morbide. Combien de fois un nouveau venu en visite dans la Jungle se régale d'annoncer qu'il connaît un restaurant afghan délicieux ! Il devient possible de voir dans cette ville une autogestion efficace, l'ébauche d'une société apparue comme pousse un champignon sur une lande autrefois déserte.

Ces alternatives ne sont pas satisfaisantes pour penser l'organisation de la Jungle. D'abord parce que, s'il s'agissait d'une société, elle serait un exemple de globalisation et difficile à circonscrire : elle dépend des flux internationaux pour l'approvisionnement en nourriture et en main d'œuvre, des infrastructures locales pour l'apport en eau, des organismes humanitaires pour le suivi sanitaire, des policiers pour la sécurité, des journalistes pour la communication et de la ville de Calais pour les relais économiques et sociaux. Mais surtout, il nous a bien semblé que le dynamisme qui ne cesse de reconfigurer les relations empêche un modèle hégémonique de s'appliquer à la Jungle dans son ensemble. D'une part, bien que des réseaux mafieux agissent dans la Jungle (comme les passeurs), celle-ci n'est pas soumise à des rapports de forces entre des sections ou communautés dépassant quelques pré-carrés (comme la fourniture en gaz par exemple). D'autre part, adopter le point de vue enthousiaste et y voir quelques ONG ou représentants de communautés (par le biais d'écoles, de lieux de cultes ou autres) qui constitueraient un cadre de vie sociale sont là aussi surestimés le pouvoir de chacun. La répartition et la segmentation des activités sont telles qu'aucune structure ou institutions ne peuvent assumer à elles seules la viabilité de la Jungle, en étant au mieux en charge d'une fonction sociale. Ni la warehouse, immense entrepôt pourvoyeur d'équipement, ni « L'école de la Jungle », ni l'église éthiopienne, désormais parfaitement isolées dans la zone Sud post-bulldozer, ne concourent à organiser la vie de nombreux migrants de manière pérenne.

Mais alors, qui fait tenir quoi ? C'est bien là le problème de cette vie intense, improvisée et sans cesse renouvelée. Prenons l'exemple des Cheick. Deux Cheick gravitaient autour des Soudanais que nous avons suivis. Sorte de référents juridico-religieux d'âge mûr (on pourrait dire un ancien, mais en plus institutionnalisé), ils peuvent être notamment mobilisés pour gérer des conflits. Or, tous reconnaissent que leur autorité n'est pas respectée et que leur fonction est obsolète. Pourquoi ? Mais parce qu'ils seront peut-être demain passés en Angleterre, comme tout le monde ! Et parce que rien ne sert de déléguer une autorité à quelqu'un qui, peut-être, ne sera plus là demain et qui, dans tous les cas, ne veut pas être ici aujourd'hui. Le départ imminent est un souhait exprimé, mais surtout une condition partagée et connue réciproquement. Non seulement, cela ne facilite pas la mise en place d'une autorité et de son respect, mais cela n'engage pas à se connaître tant que ça.

En effet, qui se connaît vraiment ? Il est estimé que le temps moyen qu'un migrant passe dans la Jungle est de 5,4 mois en mai 2016 (statistique de l'Auberge des Migrants et de Help Refugees). C'est à peu près ce que nous avons constaté, dans la mesure où certaines de nos rencontres fraîchement arrivées dans la Jungle disparurent aussitôt, tandis que d'autres étaient là depuis 6 ou 7 mois. Le flux est continu, tant des départs que des arrivées. Sauf exception, aucun des migrants que nous avons connus ne se sont rencontré avant d'arriver à Calais. Dans chacun des groupes de maisonnée rassemblant entre 5 et 10 personnes vivant contiguës, aucune d'entre elles n'était arrivée en même temps. En accompagnant S. chercher des chaussures au point de distribution, il s'arrêta face à un autre Soudanais et échangea quelques mots très chaleureux comme s'ils étaient vieux amis. La discussion ne dura pas plus d'une minute et tous deux s'éloignèrent sans se donner de prochain rendez-vous, ni échanger un numéro de téléphone. S. m'apprit qu'ils avaient traversé la méditerranée ensemble, côte à côte sur le bateau pendant plusieurs jours. Cette nationalité et cette expérience partagées, expérience difficile et marquante selon S., n'entraînaient pourtant pas plus qu'une accolade appuyée. Ainsi, les informations sur la vie passée des uns et des autres sont mal connues et peu fiables. J'ai demandé à A. où était l'épouse et la fille de M. Il m'a dit : « Elles sont au Darfour ». J'ai posé la même question à O. en la présence de M. et O. m'a répondut : « Elles sont au Darfour ». Une courte discussion s'engage alors entre M. et O., puis O. rectifie en souriant : « Non, elles sont en Ecosse. Tu sais, moi non plus je ne le savais pas ». Suite à quoi M. nous a montré des photos d'elles dans une ville qui paraissait plus ressemblante à l'idée que nous nous faisons de l'Écosse que du Soudan. Car si ces informations sont mal connues et peu vérifiables, cela ne veut pas dire qu'elles sont fausses. Plutôt, elles ne sont d'aucune utilité car, d'une part, elles ne changent pas le statut de quelqu'un (un homme marié avec enfants n'est pas perçu comme plus mûr dans la mesure où le quotidien se vit ici dans une égalité de fait, sans épouse et sans enfant), et d'autre part, elles ne déterminent pas une motivation particulière ou une trajectoire singulière dans le stéréotype migratoire commun à tous.

La myriade culturelle qui compose le Soudan implique l'usage de dizaines de langues. L'arabe est la langue commune et tient lieu de langue d'échange, alors que, pour l'essentiel des Soudanais présents dans la Jungle, ce n'est pas leur langue maternelle. Or, les noms personnels sont liés à la langue et souvent peu traduisibles, à cause de leur contenu sémantique ou de leur prononciation, et le fait même de nommer des gens peut poser problème. Les noms font donc eux aussi l'objet d'une traduction en arabe, traduction d'autant plus étonnante pour les ressortissants chrétiens du Soudan du Sud. Kuti et Kindang viennent des Nuba mountains, actuellement en guerre civile. Kuti vient de l'est, il est Hebal et parle le Lera. En Lera, Kuti veut dire « deux ». Il est donc le deuxième enfant de sa mère. Ici, il est appelé A., un prénom typiquement musulman. Kidang est, quant à lui, Nieman et parle le Ama. En Ama, son nom désigne la fraîcheur après la pluie. « Fraîcheur d'averse », donc. Mais ici, son identité personnelle est remplacée dans la Jungle par une identité parfaitement générique, c'est-à-dire par un des multiples noms du prophète. Et cela a des conséquences : lorsque nous arrivions dans la Jungle à la recherche d'une de ces deux personnes, il devenait impossible à trouver. Soit nous utilisions les noms d'origine, mais personne n'en avait connaissance, soit nous proposions les prénoms arabes, mais nous nous confrontions au fait qu'ils désignaient trop de gens pour être vraiment discriminants. Bref, à moins de croiser quelqu'un de très proche de la personne recherchée et qui nous connaît aussi (c'est-à-dire à moins d'avoir un fort effet de contexte), il est très difficile de retrouver quelqu'un qui n'est pas là où on le cherche.

Peut-on alors être vraiment soi ? Plus ou moins, car c'est difficilement tenable et pas très utile. On ne

SCHOOL

peut pas vraiment se définir en s´appuyant sur sa vie d´avant, car les origines non partagées, les plus élémentaires repères du quotidien désormais absents et le peu de conséquences qu´entrainent telle ou telle information rendent tout à fait obsolète la mobilisation de la « vie d´avant ». Evidemment, chacun vient avec ses compétences et ses qualités, mais les informations sur sa vie qui contribuent à une meilleure connaissance des uns et des autres son parfaitement écrasé par une condition commune. En d´autres termes, la variété et la singularité d´une personne sont à reconstruire sur le moment, car elles sont au quotidien écrasé par l´objectif commun et le quotidien stéréotypé d´un migrant dans la jungle.

Mais à cette « réduction de soi », et donc à une certaine épaisseur des relations que les personnes tissent entre eux, s´opposent la nécessité de mutualiser les forces de construction et d´approvisionnements en nourriture, la proximité engendrée par les conditions de vie et, éventuellement, la coordination pour la mise en place du franchissement de la dernière épreuve de frontière migratoire. Tout cela, ajouter certainement à la nécessité mentale de ne pas s´isoler, poussent à entrer en interactions soutenues et à partager une grande intimité avec des gens qu´on ne connaissait pas avant et qu´on ne reverra peut-être plus après. Pour tenir cette tension de vivre la difficulté et l´intime avec des inconnus qu´on ne choisit pas, il nous a semblé que le meilleur moyen, possible à mettre en place, est de « faire comme si ». La force de l´interaction oblige à faire et à être, même lorsque que la personne en face n´est a priori rien pour soi, hormis un compatriote, et qu´on ne peut soi-même être vraiment ce que l´on a été jusqu´à présent. Il faut donc tenir un rôle, peut-être un peu moins qu´un rôle, une posture.

Notre hypothèse n´est donc pas que ces personnes vivent en société au même titre que celles qu´ils ont quittées, même s´il ne s´agissait que d´une société reconstituée de bric et de broc. Notre hypothèse est que chacun, compte tenu de ces rôles ou postures à tenir pour supporter, par exemple, une intimité non souhaitée et un présent sans passé, contribue à l´édification de la représentation d´une société. Il nous semble que le désintérêt et la non-implication dans la vie de la Jungle (chacun vit pour sa vie et aucune vraie délégation à une autorité de représentants des migrants n´existe) vont de pair avec ce rôle tenu, car il faut vivre quand même en collectif organisé alors que chacun ignore tout ou presque de l´autre. Les personnes que nous avons croisées nous semblent être dans un espace de représentation de soi situé entre un véritable rôle (ou une « mise en scène de la vie quotidienne », voir les travaux de l´interactionniste E. Goffman), qui est trop explicite et au fond artificielle, et une implication tout à fait sincère, comme celle que nous avons quand nous sommes dans notre monde, entourés de personnes que nous connaissons et que nous arpentons une vie sociale qui nous est familière. En effet, puisque le passé importe peu, chacun devient une personne participant à des rapports sociaux sans fondements très denses, mais où il s´agit d´être une personne « adaptée » dans les interactions directes pour être quelqu´un.

C´est donc peut-être parce que chacun adopte une posture, vit cette vie avec une touche de recul et un soupçon d´artificialité qu´une telle diversité peut cohabiter. Tous ces lieux, mosquées partagées chiites et sunnites, églises, restaurants, magasins et boîtes de nuit, tous plus ou moins étendards identitaires de différentes cultures, peuvent cohabiter sans peine à un niveau de densité incroyable. Les chiites et les sunnites peuvent prier ensemble, moins parce que tout le monde s´aime et se tolère que parce que chacun est un peu moins soi et participe à faire vivre une société qui n´en est, en fait, que sa représentation. En ce qui concerne les Soudanais, il est vraiment étonnant de voir autour d´une partie de dominos des personnes appartenant, d´un point de vue catégoriel, à des ethnies concurrentes au Soudan pour lesquelles chacun pourrait représenter un des camps en opposition au niveau géopolitique. Car il manque trop, dans cette Jungle, pour qu´elle ressemble un tant soit peu à une vie telle qu´elle se vit quand on n´est pas bloqué au pied d´un camion ou sur le quai d´un ferry.

Tenir une posture est inévitable, tant pour s´adapter à la situation qu´on découvre à l´entrée dans la Jungle que pour s´adapter aux nouveaux arrivants. La distance, voulu ou subie, caractérise ces réseaux relationnels bien trop fragiles et mouvants qui empêchent de s´appuyer sur ce que l´on est vraiment, tout le temps. Il faut autant de souplesse de caractère que les relations ne sont éphémères.

L´éphémère de cette vie dans la Jungle et des réseaux qui la constitue se donne à voir de multiple manière. Une des plus parlante est certainement le temps de passage des migrants dans la Jungle et les reconfigurations permanentes de leurs associations. Chacun de nos séjours dans la jungle était entrecoupé de deux à trois semaines. C´était bien assez, ici, pour constater l´éphémère.

«EN D´AUTRES TERMES, LA VARIÉTÉ ET LA SINGULARITÉ D´UNE PERSONNE SONT À RECONSTRUIRE SUR LE MOMENT, CAR ELLES SONT AU QUOTIDIEN ÉCRASÉ PAR L´OBJECTIF COMMUN ET LE QUOTIDIEN STÉRÉOTYPÉ D´UN MIGRANT DANS LA JUNGLE.»

INITIATION

LA variété des personnes ne peut s'exprimer sur les mêmes bases que dans leur société d'origine. Partager sa vie avec des « presque inconnus » nécessite d'interagir avec ce que l'on construit sur le moment et peu avec ce que l'on a apporté avec soi. À cette « réduction » de ce que sont les personnes correspond une « réduction » symétrique que nous autres, observateurs et citoyens Français, provoquons : nous qualifions ces personnes de migrants et les considérons comme tels.

Mais il faut aussi garder en mémoire que les migrants ne sont des migrants que depuis quelques mois, que « les migrants » en tant que catégorie sociopolitique existante depuis des années en France ne correspond pas à la catégorie idiosyncrasique des personnes qui ne le sont, eux, que depuis peu. Avant cela, ils étaient agriculteurs, pères de famille, employés par des ONG, etc. Pour connaître mieux les migrants, il faudrait donc s'attacher à connaître mieux chaque personne car la banalité qui revient à dire qu'il y a autant de trajectoires de vie que d'existences singulières est vraie aussi pour les inconnus, même s'ils viennent d'Afrique. On pourrait aussi s'attacher à rendre compte de leurs trajectoires migratoires, en les comprenant comme une partie de leur existence, mais nous nous confronterions là aussi à la multiplicité des trajectoires, aussi multiples, une fois de plus, qu'il y a de vies singulières.

Réduction symétrique des personnes donc, qui ne paraît même pas choquante parce que la vie dans la Jungle se caractérise par une routine accablante, tant en raison de la pauvreté de la vie sociale et des espaces qui devraient être dédiés que pour acquérir les denrées, où tout est fixé de manière hebdomadaire, à des heures précises : une vie réduite.

Il y a toutefois quelque chose dans l'expérience migratoire qui enrichie chacune des personnes qui l'a vécu et qui contribue dans le même à rendre générique (à « réduire ») un vécu qui facilite, ensuite, une vie collective. Si l'amitié se fonde sur des souvenirs communs et partagés, il y a une cohabitation dans la Jungle qui se fonde sur une expérience commune entraînant une condition partagée.

D'un point de vue formel, l'expérience migratoire a beaucoup à voir avec ce que les anthropologues ont nommé « initiation ». Il y manque certainement l'intention initiatique, mais les conditions de réalisation de cette expérience laissent voir des logiques communes. Les caractéristiques idéales d'une procédure initiatique sont présentes : « la transformation de l'initié, la ritualisation complexe, l'importance de la liminarité rituelle, la présence d'épreuves, le rôle constitutif du secret, la transmission d'un savoir initiatique » (toutes les citations suivantes sont de J. Bonhomme, 2010 « Initiation », in R. Azria & D. Hervieu-Léger (dir.), Dictionnaire des faits religieux, Paris, PUF). En effet, il y a fort à parier que les migrants sont transformés suite à cette expérience (la transformation de l'initié) qui est constitué d'une procédure de fuite et de traversé de l'Europe complexe (la ritualisation complexe), d'une mise à l'écart de sa société et d'une vie entre seuls hommes adultes (la liminarité rituelle), d'une succession d'épreuves, un savoir concernant les passeurs et toutes les feintes de l'administration, des douanes et de forces de l'ordre qu'il faut maîtriser (le rôle du secret), et, enfin, pour ceux qui sont passer de l'autre côté de la Manche, le conseil aux autres (la transmission du secret).

Continuons d'envisager ce moment de liminarité, c'est-à-dire de cette mise hors du monde normal qui n'est autre que le trajet migratoire et la vie de la Jungle. Et essayons de nous représenter ce type d'analyse, produite à l'origine pour la description de faits issus de contextes africains, amérindiens ou australiens, en l'appliquant à ce que les migrants vivent :

« C'est en effet pendant la période de marge du rite que peut s'opérer le réengendrement des initiés. S'étendant entre les séquences publiques marquant la séparation des néophytes du monde antérieur et leur réintégration finale, cette phase liminaire secrète constitue un entre-deux ambigu qui échappe aux classifications habituelles. Personnages en transition, les novices y sont rejetés dans l'informe avant d'être entièrement refaçonnés en obéissant aveuglément aux initiateurs. L'initiation s'organise ainsi autour d'un suspens de l'ordre social ordinaire. Cette mise entre parenthèses de la vie quotidienne est marquée par l'inversion ou la subversion des schémas d'action ordinaires : la vermine devient une nourriture sacrée, (...) les novices doivent accomplir des actions dénuées de sens, etc.

La transformation des novices implique une série d'épreuves, l'un des aspects les plus saillants des rites initiatiques. Ces épreuves infligées aux néophytes servent en réalité moins à les aguerrir qu'à détruire leur condition première pour les faire accéder à un nouveau statut. L'initiation commence ainsi par une séparation souvent brutale du monde ordinaire : les novices sont violemment arrachés à leurs mères puis conduits dans un enclos réservé à l'écart du village. S'ensuit une réclusion initiatique qui peut parfois durer toute une année. Les néophytes sont soumis à des épreuves de résistance : privation de sommeil, jeûne, exposition au froid ou au soleil, etc.

La douleur est également une composante essentielle des épreuves initiatiques : bastonnades, flagellation, morsure par des insectes, qui peuvent parfois occasionner la mort d'un novice (...). Mais bien des épreuves initiatiques prennent plutôt la forme de brimades : danses au cours desquelles les novices doivent se ridiculiser publiquement en mimant un coït, interdits alimentaires vexatoires, répétitions d'actions absurdes (hocher la tête, sauter à cloche-pied). Les initiateurs jouent des tours humiliants aux initiés : dans l'initiation So des Beti du Cameroun, les novices forgent en se faisant écraser les doigts, soufflent dans une corne alors qu'il s'agit de l'anus d'un initiateur, partent à la chasse alors qu'ils sont en fait les proies (M. Houseman 1984). Ces paradoxes initiatiques permettent de placer les novices dans un cadre interactionnel déstabilisant afin de les façonner à nouveau. Toutes les épreuves initiatiques n'ont ainsi pas la même fonction : si certaines servent à détruire l'ancienne identité des novices (bastonnades, brimades), d'autres permettent au contraire de produire une nouvelle identité. »

Il y a donc fort à parier que les politiques publiques actuelles, loin de rejeter les migrants (qui de toute façon restent ou reviendront s'ils sont expulsés), ne font que tenir le rôle d'initiateurs. Ou plutôt, que face au projet migratoire des migrants et à la volonté tenace de sa réalisation, tous ces douleurs, paradoxes, humiliations, réclusions, inversions et subversions des schèmes d'actions ordinaires participent à la transformation de ces personnes vers un statut supérieur, bien davantage en tout cas que ça ne participe de leur contrôle, leur gestion ou leur expulsion.

DISTRIBUTION
POINT
3 PM
1PM
TICKETS
ESDAY
SHOES
WEDNESDAY
JACKET
THURSDAY
UNDERWEAR
HA
SOCKS
GLOVES
FRIDAY
TROUSERS
SATURDAY
JUMPER
HOODIE
SUNDAY
SHORT SLEEVED TOP
LONG SLEEVED TOP

CUISINE

PARCE que les existences durent, mais sont contraintes par l'éphémère de l'action et des relations, parce que tout peut être abandonné, mais qu'il faut bien, pour survivre, s'entourer de routines, tenir à la matérialité la plus élémentaire et se nourrir quand même, la cuisine devient un haut lieu des liens et de la pensée.

Et quand la Jungle, parce qu'elle est une urbanité en train de se créer, crée ses propres exclus, il n'est pas étonnant que l'un d'eux ait construit sa vie et son esprit autour de sa cuisine.

- C'est ta cuisine ?
- Ma cuisine, c'est ma bouche.
- C'est quoi, alors, ici ?
- C'est mon esprit.
- Et tu vis là ?
- Je vis entre la France et l'Angleterre.

- Tu faisais quoi comme métier ?
- J'étais journaliste.
- Journaliste ?
- Oui, mais sans appareil photo.
- Ah... Avec un carnet et un stylo, à l'ancienne.
- Non, avec deux chips et une patate.
- Je ne comprends pas.
- C'est important de bien manger.

- Je suis né en Europe.
- Ah bon ? Comment le sais-tu ?
- Et toi, comment le sais-tu ?
- Parce que mes parents me l'ont dit !
- Moi, je ne crois pas ma grand-mère. Si tu croises des X et des Y, tu sais où tu es né. C'est de la science. Les Européens ne savent pas où ils sont nés. Tu crois en ta famille jusqu'à 14 ans, après c'est fini, tu crois ce que tu vois. Les Européens croient encore en leur famille.
- Tu veux dire que la science sait d'où l'on vient, mais qu'on ne peut pas croire en notre famille, en ce qu'elle nous dit ?
- Je dis que tu dois avoir une conférence entre ce que tu sais et la vie que tu vis là où tu es, et il faut alors négocier pour savoir qui l'ont est.
- Tu viens d'où ?
- J'ai deux nationalités. Je suis américain parce que tout le monde est américain et que je suis comme tout le monde.
- Et la deuxième ?
- Je ne me souviens plus. Je n'ai plus de famille pour me le dire, et j'aimerai faire des études pour savoir.
- Tu parles bien anglais. Tu as fait des études avant ?
- J'ai passé 25 ans en Afrique.
- Donc tu as déjà vu des Soudanais.
- J'ai passé 25 ans en Afrique, et je peux te dire que ces gens-là ne sont pas africains.
- Ils sont quoi alors ?
- Ils sont Européens. Comme moi.
- Vraiment ?
- Oui. Après quelques mois, tu oublies d'où tu viens. On te donne un travail, tu travailles, tu acceptes telle ou telle chose, tel compromis, telle dureté. Mais tu es payé, alors tu acceptes. Et après quelques mois, tu oublies. Tu finis par oublier. Et puis de toute façon, on ne se souvient jamais de là où on est né. Il faut toujours croire en quelque chose pour le savoir.

SCULPTURES

IL faut toujours croire en quelque chose pour savoir d'où l'on vient. Pour savoir où l'on va aussi. La ville de Calais et l'État en général croient en certaines choses. Il y a des signes dans l'espace public, des signes qui se répètent ou qui se contredisent.

Il y a près de 700 ans, quelques calaisiens se donnèrent aux Anglais alors que la ville depuis des mois était assiégée. La population en eut la vie sauve.

Cet événement historique instauré en mythe prend la forme d'une sculpture créée par Rodin, intitulée *Les bourgeois de Calais*. Elle représente six hommes, « bourgeois héroïques », en guenilles, tenant les clés de la ville. Symbole de la résistance calaisienne, ce mythe dure comme dure le bronze.

Aujourd'hui, le problème ne vient plus des Anglais qui prirent la ville en 1346, ni des Allemands qui la rasèrent en 1940, mais de trois mille personnes qui se sont construit des maisons en bois de palettes défigurant un bout de terre.

Il y a près d'un mois, quelques migrants s'en remirent aux Français alors que la jungle depuis des mois était assiégée. La population en fut partagée.

Cet événement médiatique instauré en aide humanitaire prend la forme d'une sculpture créée par l'État, intitulée *Centre d'accueil provisoire*. Elle représente 125 containers, « espaces de vie commune », flambant neufs, tenant la solution de la crise migratoire. Symbole de la résistance de l'État, ce mythe croît comme croissent les migrants.

Aujourd'hui, le problème ne vient plus du génocide qui sévit au Darfour, ni de la guerre civile qui déplace des populations en Syrie, mais de quelques personnes qui ont déconstruit des maisons en bois de palettes défigurant un bout de terre.

SIGNES

IL y a aussi des signes qui racontent des histoires de luttes et des histoires d´accueil. Prendre au mot ce que nous dit la ville de Calais ne correspond pas aux politiques publiques actuelles. Faut-il changer de politique ou rebaptiser des salles et changer les statuts ?

HOTEL BEL AZUR ★★

SALLE MUNICIPALE
NOUVELLE FRANCE

LOCAUX

SI les signes de la ville sont trompeurs et témoignent d'une distorsion entre l'annonce et l'engagement, certains actes des habitants de la ville le sont moins.

M. est une jeune femme qui réside à quelques dizaines de kilomètres de Calais, mais qui travaille au port. Il y a plus d'un an, elle apporta des habits et un peu de nourriture à une famille de Syriens qu'elle avait aperçus dans des tentes, cachées dans un bosquet. Elle mit en place une collecte, via Facebook, pour récupérer, à son échelle, quelques dons supplémentaires. Puis elle fréquenta de plus en plus la Jungle. Elle connut surtout des Soudanais et proposa de donner des cours de français. Elle dit aujourd'hui que sa vie est là et qu'elle n'a guère le temps pour autre chose entre son travail et les migrants. Elle dit aussi qu'elle s'est beaucoup fait insulter sur Facebook, qu'on l'a traitée de salope, parce qu'une blanche qui traîne avec des noirs convoque malheureusement encore aujourd'hui une idéologie grossière de racisme : l'animalité virile de l'homme noir qui rencontre le délicat érotisme de la femme blanche. Elle ajoute aussi que d'autres ont compris, peu à peu, qu'un rejet peut de muer en compréhension et en entre-aide. Parce que M. a réussi à transmettre l'expérience de l'interaction, celle qui fait que, face à des gens en souffrance, les questions de quota migratoires, de légitimité de droit d'asile, d'une supposée inégalité des races et des cultures s'effacent. Sa famille, désormais, comprend, respecte et, parfois, aide à son tour.

Sa famille aide d'ailleurs tellement que depuis trois mois ils hébergent A. dont les progrès en français sont impressionnants. Il a décidé de faire sa demande d'asile en France après plusieurs mois dans la Jungle. Ayant déjà « donné ses empreintes » en Italie et en raison des accords de Dublin qui l'obligeaient à faire sa demande là-bas, il a dû attendre 6 mois que son dossier soit effacé. Il participe désormais aux cours de français de M., comme un prof' assistant.

Nous trouvons certains des élèves de M. très à l'aise avec les insultes, entre deux rires. Elle me dit « oui, le premier mot qu'ils apprennent en français est "dégage" ».

DARFOUR

Ce rapport ne contient pas de véritable conclusion, car la seule certitude que nous avons eu au sortir de la Jungle est l´odeur du feu de bois et de plastique brûlé qui imprègne les vêtements. Mais il nous semble que, du point de vue des personnes que nous avons fréquentées, la Jungle n´est pas un problème social ou politique en soi. C´est un moment construit par l´interaction entre, d´abord, des intentions migratoires de personnes tout à fait compétentes et aptes dans leur société qui sont poussées par des génocides ou par leur volonté, peu importe, mais qui sont poussées par quelque chose d´assez fort pour quitter une vie et prendre des risques; ensuite, des épreuves sur la trajectoire qui prennent la forme de plans d´eau, de montagne, de policiers, de scanners à camion, d´une Jungle, épreuves au fond peu difficiles en regard de la situation quittée; enfin, d´un durcissement des positions des forces en présence parce que les résistances rencontrées confirment le bien fondée de l´action entreprise: l´insistance des migrants renforce la nécessité de la frontière et le renforcement de la frontière agit comme l´aveu qu´il y a bien quelque chose là-bas de précieux au point de le protéger.

A. a vu le referendum qui a fait en 2011 de la région du sud Soudan un nouveau pays, son pays en guerre, la République du Soudan du Sud. Il suit donc de près, en ce printemps 2016, le referendum proposé par le gouvernement de Khartoum concernant l´unification des 5 états du Darfour. Le referendum semble n´être qu´une stratégie politique du Président soudanais qui, rappelons-le, est depuis 2009 sous le coup d´un mandat d´arrêt de la Cour pénale internationale pour « crimes de guerre » et « crimes contre l´humanité », auquel il faut ajouter, depuis 2010, « génocide ». Il me dit en effet que ça ne changera rien et que peu de gens iront voter. Il ajoute que ses amis, encore au Soudan, l´informent que Daesh est en train d´entrer au Darfour et que le gouvernement ne fait rien, voire qu´il l´appuie.

LE REFERENDUM SEMBLE N'ÊTRE QU'UNE STRATÉGIE POLITIQUE DU PRÉSIDENT SOUDANAIS QUI, RAPPELONS-LE, EST DEPUIS 2009 SOUS LE COUP D'UN MANDAT D'ARRÊT DE LA COUR PÉNALE INTERNATIONALE POUR « CRIMES DE GUERRE » ET « CRIMES CONTRE L'HUMANITÉ », AUQUEL IL FAUT AJOUTER, DEPUIS 2010, « GÉNOCIDE »